



PREMIER CHAPITRE

Imperium
Robert HARRIS

ISBN : 978-2-266-17406-0

N° 13387

Prix : 7,10 €

PREMIERE PARTIE

SÉNATEUR

79 av. J.-C. – 70 av. J.-C.

Urbem, urbem, mi Rufe, cole et in ista luce viva !

« Rome, accroche-toi à Rome, mon cher ami, et vis dans la lumière ! »

Cicéron, lettre à Caelius, 26 juin, 50 av. J.-C.

I

Mon nom est Tiron. Pendant trente-six ans, j'ai été le secrétaire particulier de l'homme d'Etat romain Cicéron. Au début, cela s'est révélé excitant, puis surprenant, puis difficile et, enfin, extrêmement dangereux. Pendant toutes ces années, je crois qu'il a passé plus de temps avec moi qu'avec quiconque, y compris sa famille. J'ai assisté à ses entretiens privés et porté ses messages confidentiels. J'ai consigné par écrit ses discours, ses lettres, ses œuvres littéraires, même ses poèmes – un tel flot de mots que j'ai dû inventer un système d'écriture abrégée afin de pouvoir le suivre, système qui est toujours utilisé pour retranscrire les délibérations du Sénat et pour lequel on m'a récemment accordé une modeste pension. Celle-ci, ajoutée à divers legs et à la générosité de quelques amis, me suffit pour vivre ma retraite. Je n'ai pas de gros besoins. Les vieux vivent d'air pur, et je suis très vieux – près de cent ans, du moins c'est ce qu'on me dit.

Au cours des décennies qui ont suivi sa mort, on m'a souvent demandé, généralement à mi-voix, comment était réellement Cicéron, mais je me suis toujours tu. Comment aurais-je pu déterminer qui était un espion du gouvernement et qui ne l'était pas ? Je m'attendais à tout moment à être arrêté. Mais puisque ma vie atteint son terme et que je n'ai plus peur de rien – pas même de la torture car je ne durerais pas un instant entre les mains du *carnifex* ou de ses assistants –, j'ai décidé de répondre par cette œuvre. Je me fonderai sur ma mémoire, et sur les documents qui m'ont été confiés. Comme le temps qui me reste ne pourra être que court, je me propose d'écrire vite, en utilisant mon système de notes, sur quelques dizaines de petits rouleaux du plus fin papyrus – du Hieratica, rien de moins – que je conserve depuis longtemps à cet effet. Je réclame à l'avance votre indulgence pour mes erreurs et maladrotes de style. Je prie aussi les dieux de me laisser arriver à la fin avant que ma propre fin ne me rattrape. Les dernières paroles que Cicéron m'a adressées ont été pour me demander de dire la vérité à son sujet, et c'est ce que je

vais m'employer à faire. S'il n'apparaît pas toujours comme un parangon de vertu, eh bien, qu'il en soit ainsi. Le pouvoir confère à un homme bien des privilèges, mais des mains propres en font rarement partie.

C'est bien le pouvoir et cet homme que, tel Virgile, je vais chanter. Par pouvoir, j'entends le pouvoir politique, officiel – celui que nous connaissons en latin sous le nom d'*imperium* –, le pouvoir de vie et de mort dont un individu est investi par l'Etat. Ils ont été des centaines à le rechercher, mais Cicéron s'est révélé unique dans l'histoire de la République en ce qu'il l'a poursuivi sans autre ressource pour l'aider que son propre talent. Il ne venait pas, contrairement à Metellus ou Hortensius, de ces grandes familles aristocratiques qui bénéficiaient de générations de faveurs politiques à faire revaloir au moment des élections. Il ne disposait pas, tel un Pompée ou un César, d'une armée puissante pour soutenir sa candidature. Il ne possédait pas l'immense fortune de Crassus pour lui faciliter la tâche. Tout ce qu'il avait, c'était sa voix – et par sa seule volonté, il en a fait la voix la plus célèbre du monde.

J'avais vingt-quatre ans quand je suis entré à son service. Il en avait vingt-sept. J'étais esclave de maison, né dans la propriété familiale située dans les collines près d'Arpinum, et je n'avais jamais vu Rome. Lui était avocat, épuisé nerveusement et luttant pour surmonter des handicaps naturels considérables. Rares étaient ceux qui auraient parié sur nos chances respectives de réussir un jour.

La voix de Cicéron, loin d'être l'instrument redoutable qu'elle deviendrait par la suite, était criarde et parfois sujette au bégaiement. Je crois que le problème venait de ce que les mots se bousculaient dans sa tête, et que, dans les moments de tension, ils se coinçaient dans sa gorge comme deux moutons qui, poussés par le reste du troupeau, cherchent à passer un portail en même temps. Quoi qu'il en soit, ces mots étaient le plus souvent trop affectés pour que son public en saisît le sens. Son auditoire agité le surnommait « le Fin Lettré », ou « le Grec » – termes qui n'étaient pas censés être des compliments. Quoique nul ne doutât de son talent d'orateur, il n'avait pas la carrure pour soutenir ses ambitions, et la tension que faisaient subir à ses cordes vocales des plaidoiries de plusieurs heures, souvent en plein air et par tous les temps, le laissait enrôlé, presque aphone pendant des jours. Une insomnie chronique et une digestion difficile ajoutaient encore à ses malheurs. Pour parler crûment, s'il voulait s'élever dans la politique, comme il y aspirait désespérément, il lui fallait une aide professionnelle. Il décida donc de s'éloigner pendant quelque temps de Rome, de voyager à la fois pour se détendre et pour consulter les plus grands professeurs de rhétorique, dont la plupart vivaient en Grèce et en Asie Mineure.

Comme j'étais chargé de m'occuper de la petite bibliothèque de son père et que je me débrouillais pas mal en grec, Cicéron demanda s'il pouvait m'emprunter, comme on emprunte un livre, et m'emmener avec lui dans l'Est. Mon travail consisterait à superviser tous les préparatifs, louer les moyens de transport, payer les professeurs, etc., puis, au terme d'une année, je devais revenir à mon ancien maître. Mais au bout du compte, comme tant de livres utiles, on ne m'a jamais rendu. Le jour de notre embarquement, nous nous retrouvâmes dans le port de Brindes. Cela se passait pendant le consulat de Servilius Vatia et de Claudius Pulcher, dans la six cent soixante-quinzième année de la fondation de Rome. Cicéron n'avait alors rien du personnage imposant qu'il est devenu plus tard et dont la physionomie était si célèbre qu'il ne pouvait marcher dans les rues les plus tranquilles sans se faire reconnaître. (Je me demande bien ce qu'il est advenu des milliers de bustes et de portraits qui ornaient autrefois tant de demeures privées et bâtiments publics. Se pourrait-il qu'ils aient *tous* été détruits et brûlés ?) Le jeune homme qui se tenait sur le quai en cette matinée de printemps était maigre et voûté, doté d'un cou anormalement long dans lequel une pomme d'Adam grosse comme le poing d'un bébé ne cessait de monter et descendre chaque fois qu'il déglutissait. Il avait les yeux globuleux, le teint olivâtre et les joues creuses ; bref, c'était l'image même de la mauvaise santé. Je me souviens d'avoir pensé : *Eh bien, Tiron, tu ferais mieux de profiter au maximum de ce voyage, parce qu'il risque de ne pas durer longtemps.*

Nous nous sommes d'abord rendus à Athènes, où Cicéron s'était promis d'étudier la philosophie à l'Académie. Je portai son sac dans la salle de cours et m'apprêtais à sortir quand il me rappela pour me demander où j'allais.

— M'asseoir à l'ombre avec les autres esclaves, répondis-je. A moins que je puisse faire autre chose pour ton service.

— Très certainement, dit-il. Je voudrais que tu fasses quelque chose d'extrêmement ardu. Je voudrais que tu restes ici avec moi pour apprendre un peu de philosophie, afin que je puisse avoir quelqu'un avec qui m'entretenir pendant nos longs voyages.

Je le suivis donc, et j'eus le privilège d'entendre Antiochus d'Ascalon énoncer lui-même les trois principes du stoïcisme – la vertu suffit au bonheur, rien n'est bon à l'exception de la vertu et il ne faut pas se fier à ses émotions –, trois règles simples qui, si seulement les hommes pouvaient les suivre, résoudraient la plupart des problèmes de l'humanité. Cicéron et moi avons par la suite souvent débattu de ces questions, et, dans ces sphères de l'esprit, nos différences de condition étaient généralement oubliées. Nous restâmes six mois auprès d'Antiochus, puis repartîmes vers la destination réelle de notre voyage.

L'école de rhétorique dominante à l'époque était celle que l'on appelait la méthode « asiatique ». D'un style recherché et fleuri, riche d'expressions pompeuses et de rythmes sonnants, ces discours s'accompagnaient de force balancements du corps et grands pas de long en large. A Rome, son principal représentant était Quintus Hortensius Hortalus, universellement considéré comme le plus grand orateur du moment et dont le jeu de jambes élaboré lui avait valu le nom de « Maître de Danse ». Cicéron, qui avait le chic pour repérer tous ses tours, se fit fort de retrouver tous les mentors d'Hortensius : Ménippe de Stratonice, Denys de Magnésie, Eschyle de Cnide, Xénocle d'Adramyth – ces noms seuls donnent une idée de leur style. Cicéron passa plusieurs semaines avec chacun d'eux, à étudier patiemment leurs méthodes jusqu'à ce qu'il eût enfin le sentiment de les avoir bien évalués.

— Tiron, me dit-il un soir en grignotant son assiettée habituelle de légumes bouillis, j'ai eu mon content de ces maîtres sautillants et parfumés. Affrète un bateau pour nous mener de Loryma à Rhodes. Nous allons essayer une autre tactique et suivre l'enseignement d'Apollonios Molon.

Par un matin de printemps, juste après l'aube, alors que le détroit de la mer des Carpates était aussi lisse et lactescent qu'une perle (pardonnez-moi ces fioritures occasionnelles : j'ai trop lu de poésie grecque pour conserver un style latin austère), nous laissâmes le continent pour gagner sur un bateau à rames cette vieille île déchiquetée où la silhouette corpulente de Molon lui-même nous attendait sur le quai.

Ce Molon était avocat, originaire d'Alabanda, et avait déjà plaidé brillamment dans les tribunaux romains. Il avait même été invité à s'adresser au Sénat en grec – honneur unique –, après quoi il s'était retiré à Rhodes et avait ouvert son école de rhétorique. Sa théorie sur l'art oratoire, totalement à l'opposé de la méthode asiatique, était simple : Ne bouge pas trop, tiens ta tête droite, ne t'écarte pas du sujet, fais-les rire, fais-les pleurer et, quand tu as gagné leur sympathie, va vite t'asseoir – « car, disait Molon, rien ne sèche plus vite qu'une larme ». Cela correspondait bien davantage au goût de Cicéron, et il s'en remit entièrement aux mains de Molon.

La première mesure de Molon fut de lui servir ce soir-là un bol d'œufs durs à la sauce d'anchois, puis, quand Cicéron les eut terminés – non sans se plaindre, je peux vous le dire –, une pièce de viande rouge grillée au charbon de bois accompagnée d'une tasse de lait de chèvre.

— Il faut que tu t'étoffes, jeune homme, lui dit-il en tapotant sa propre poitrine massive. Aucune note puissante n'est jamais sortie d'un pipeau chétif.

Cicéron le foudroya du regard, mais finit consciencieusement son assiette et, cette nuit-là, dormit profondément pour la première fois depuis des mois. (Je le sais parce que je dormais par terre, juste devant sa porte.)

Les exercices physiques commencèrent à l'aube.

— Parler au forum, expliqua Molon, c'est un peu comme disputer une course à pied. Il faut de la force et de la résistance.

Il lui asséna alors un semblant de coup de poing. Cicéron poussa une exclamation et recula en titubant, manquant presque de tomber. Molon lui fit écarter les jambes, genoux tendus, et se plier vingt fois de suite pour toucher le sol de chaque côté de ses pieds. Il le fit ensuite allonger sur le dos, les mains croisées derrière la tête, et se relever vingt fois sans bouger les jambes. Il le fit allonger sur le ventre et se soulever par la seule force de ses bras, vingt fois encore, et toujours sans plier les genoux. Ce fut le régime de la première journée. De nouveaux exercices s'ajoutèrent tous les jours qui suivirent, et leur durée s'allongea. Cicéron avait retrouvé le sommeil, et n'avait plus de problèmes pour manger non plus.

En ce qui concerne les cours d'éloquence proprement dits, Molon emmenait son élève impatient dans le jardin ombragé, en pleine chaleur, et lui faisait réciter ses exercices – le plus souvent une scène de procès ou un monologue de Ménandre – tout en gravissant une côte raide sans s'arrêter. De cette façon, avec pour seul public les lézards qui fuyaient sous ses pieds et les cigales qui chantaient dans les oliviers, Cicéron renforça ses poumons et apprit à prononcer d'un trait un maximum de mots.

— Place ton discours au milieu, lui recommanda Molon. C'est là qu'est la puissance. Rien de trop haut ni de trop bas.

L'après-midi, afin qu'il obtienne une voix mieux timbrée, Molon l'emmenait sur la plage de galets, s'éloignait d'une bonne cinquantaine de pas (portée maximale de la voix humaine) et le faisait déclamer contre les grondements et chuintements de la mer – ce qui se rapprochait le plus, assurait-il, du murmure de trois mille personnes en plein air, ou de la rumeur de plusieurs centaines d'hommes bavardant au Sénat. Ce seraient là des distractions auxquelles Cicéron devrait s'habituer.

— Mais qu'en est-il de la teneur de ce que je vais dire ? demanda Cicéron. Ne suis-je pas censé retenir leur attention principalement par la puissance de mes arguments ?

— La teneur du discours ne me concerne pas, répondit Molon avec un haussement d'épaules. Souviens-toi de Démosthène : « Il n'y a que trois choses qui comptent dans l'art du discours : l'élocution, l'élocution et encore l'élocution. »

— Et mon bégaiement ?

— Le b-b-bégaiement ne me g-g-gêne pas non plus, répliqua Molon avec un sourire et un clin d'œil. Sérieusement, cela suscite l'intérêt et produit une impression d'honnêteté fort utile. Démosthène lui-même zozotait légèrement. Le public s'identifie à ces défauts de prononciation. Seule la perfection est ennuyeuse. Et maintenant, avance un peu sur la plage et fais en sorte que je t'entende toujours.

J'eus donc le privilège, depuis le tout début, d'assister à la transmission des techniques de l'éloquence d'un rhéteur à un autre.

— Il ne saurait y avoir de mouvements efféminés du cou, de gestes intempestifs des doigts. Ne bouge pas les épaules. Et s'il faut te servir de tes doigts, essaie de poser le majeur contre le pouce et de tendre les trois doigts restants – comme ça, c'est bien. Les yeux, bien sûr, sont *toujours* tournés dans la direction du geste, sauf quand il s'agit d'un rejet : « O dieux, épargnez-nous un tel fléau ! » ou « Je ne pense pas mériter un tel honneur ».

Il ne fallait absolument rien écrire, car aucun orateur digne de ce nom ne songerait à lire un texte ou consulter des pages de notes. Molon préconisait pour mémoriser les discours la méthode classique, qui consistait à explorer la maison de l'orateur.

— Place le premier thème que tu veux aborder dans le vestibule et imagine-le posé là, puis place le deuxième dans l'atrium et ainsi de suite, en parcourant ta maison comme tu le ferais naturellement si tu devais en faire le tour, assignant une partie de ton discours non seulement à chaque pièce, mais à chaque alcôve et chaque statue sur ton chemin. Assure-toi que chacun de ces coins est bien éclairé, clairement défini et bien repérable. Sinon, tu risquerais d'avancer en tâtonnant tel un ivrogne qui essaie de retrouver son lit après une fête.

Durant ce printemps et cet été-là, Cicéron ne fut pas le seul élève de l'académie de Molon. Il fut bientôt rejoint par son jeune frère Quintus et son cousin Lucius, ainsi que par deux de ses amis : Servius, juriste pointilleux qui se destinait à la magistrature, et Atticus – le fringant, charmant

Atticus – qui ne s'intéressait nullement à l'art oratoire dans la mesure où il vivait à Athènes et n'avait aucune intention de faire carrière dans la politique, mais qui se plaisait en la compagnie de Cicéron. Tous s'émerveillèrent devant les transformations qui s'étaient opérées sur sa santé et sa physionomie et, lors de leur dernier dîner ensemble – avec l'automne, le temps était venu de rentrer à Rome –, ils se réunirent pour entendre les effets des enseignements de Molon sur son éloquence.

Je voudrais pouvoir me souvenir de ce dont parla Cicéron ce soir-là après dîner, mais je crains d'être la preuve vivante de l'assertion cynique de Démosthène, selon laquelle la teneur du discours n'est rien à côté de la façon de le dire. Je me tenais discrètement dans l'ombre, hors de vue, et je ne me rappelle plus aujourd'hui que les papillons de nuit tourbillonnant comme des cendres autour des torches, la lueur des étoiles au-dessus de la cour, et le visage transporté des jeunes gens, empourpré par les flammes et tourné vers Cicéron. Mais je me souviens des paroles que Molon a prononcées ensuite, quand son protégé, avec un salut en direction d'un jury imaginaire, eut regagné sa place. Après un long silence, il se leva et dit d'une voix rauque :

— Moi aussi, Cicéron, je t'admire, mais je pleure sur le sort de la Grèce quand je songe que le savoir et l'éloquence, la seule gloire qui lui fût restée, sont devenus par toi la conquête des Romains. Rentre chez toi, ajouta-t-il en désignant de ses trois doigts tendus la mer sombre et lointaine de l'autre côté de la terrasse éclairée par les lampes. Rentre chez toi, mon garçon, *et fais la conquête de Rome.*

(...)